

LES ARTICLES EN LIGNE DE

KADATH



La Babel du Ponant

Ali Farid Belkadi

M a i 2 0 1 6

La Babel du Ponant



Ali Farid Belkadi¹

« Le passé est une terre étrangère : on y fait les choses autrement qu'ici. »
Leslie Poles Hartley

Dans la première partie de notre étude², nous nous sommes intéressés à la prépondérance des anciens Berbères-Libyens³ dans la péninsule Ibérique et l'Ouest de l'Europe. Au cours de notre analyse, nous avons mis en évidence les relations ayant existé entre des populations africaines et européennes à la veille du néolithique, en portant notre attention sur une inscription mise au jour dans la nécropole de Coizard-Joches, une commune située dans le département de la Marne (France).

Dans cette seconde partie, nous traitons de la rencontre entre la langue berbère et celle des Celtes, à travers des débris de mots qui reformulent à leur manière la fable de Babel, lorsque les hommes s'exprimaient tous dans une seule et même langue, avant l'éparpillement des hommes sur toute la surface de la terre et le foisonnement des langues et des peuples.

¹ Auteur notamment de : *Boubaghla, le sultan à la mule grise. La résistance des Chorfas*, Alger, Thala Éditions, 2014.

² « Migrations libyques à l'époque néolithique : analyse d'une gravure de Coizard-Joches, France », Bruxelles, Éditions Kadath, 2015.

³ La Libye était le nom de l'ensemble des pays du Maghreb, le terme « libyen » est le nom octroyé aux anciens Berbères par les auteurs de l'Antiquité.

L'exode des Protolibyens vers le nord

Jules César, l'homme qui parlait à l'oreille des Gaulois, dans ses *Commentaires sur la Guerre des Gaules*, écrit (version latine) : « *Gallia est omnis divisa in partes tres, quarum unam incolunt Belgae, aliam Aquitani, tertiam qui ipsorum lingua Celtae, nostra Galli appellantur. Hi omnes lingua, institutis, legibus inter se differunt.* » Autrement dit : « La Gaule, dans son ensemble, est divisée en trois parties, dont l'une est habitée par les Belges, l'autre par les Aquitains, la troisième par ceux qui dans leur propre langue, se nomment Celtes et, dans la nôtre, Gaulois. Tous ces peuples diffèrent entre eux par la langue, les coutumes, les lois. »

La langue des Gaulois s'est éteinte, et la pauvreté insigne de ce qui subsiste de cette langue inexploitable n'intéresse plus aucun linguiste. Des tribus qualifiées de celtiques ou gauloises ou celtibères, semblent provenir des pays du Maghreb, c'est ce qu'affirment dans leurs textes consacrés aux contrées de l'Europe occidentale Diodore de Sicile, Avienus, Polybe, Pausanias, Ammien Marcellin, Silius Italicus, Tite-Live, ou encore Pline l'ancien. Au temps où la Grèce ne portait pas encore le nom des Hellènes, en grec ancien Ἑλλάς / Hellás, mais celui de Pélagie, on dit aussi Pelargia ou encore Pelagia.

J.-P. Mohen, engoué de mégalithisme, rejoint l'archéologue Gabriel Camps, dans son déni des émigrations berbères vers le nord, la péninsule Ibérique et la France, à travers le détroit de Gibraltar. Il écrit de manière fort empirique : « [...] Il semble qu'ils [*les précurseurs des Celtes*] se soient avancés depuis le Proche-Orient vers l'Ouest génération après génération. Arrêtés par la façade atlantique, ils ont dû inventer une solution pour survivre et gérer une sédentarité permanente. » (Rencontre avec Jean-Pierre Mohen, <http://www.gallimard.fr/catalog/entretiens/01035192.htm>)

Les peuples et les langues du Proche-Orient – terme géographique appliqué grosso modo à un ensemble de contrées situées entre l'Asie occidentale et l'Afrique, jusqu'à la partie orientale de la mer Méditerranée – n'ont aucune affinité, proche ou lointaine, avec les peuples celtiques insulaires ou continentaux. Contrairement à la langue des Berbères, qui présente d'étranges similitudes avec l'idiome des Celtes.

Le mythographe britannique Robert Ranke Graves, qui est plus connu en tant que poète et écrivain, s'est beaucoup investi dans la connaissance de la civilisation grecque et celle de Rome. Il écrit à propos des anciens Berbères : « Des immigrants libyens (Paléoberbères), hautement civilisés, connus sous le nom de constructeurs de tombes, transmigrèrent en Europe occidentale, jusqu'aux îles Britanniques, en passant par l'Espagne et le Portugal. » Cet exode à grande échelle eut lieu avant les invasions celtes en Europe occidentale. L'apogée des Celtes dans cette Europe occidentale se situe entre le VIII^e siècle avant J.-C. et le III^e siècle. Les constructeurs de tombes dont il s'agit appartiennent à la protohistoire européenne, ils précèdent les premières civilisations historiques. Ces Berbères se différencient, par leur culture et leurs mœurs, des Cimmériens, Hittites, Daces, Ligures, Massagètes et autres Scythes, ils sont connus des Égyptiens dès les liminaires de la fondation de la royauté en Égypte. « C'étaient des cultivateurs, écrit encore Robert Graves, et ils arrivèrent en Grande-Bretagne vers la fin du III^e millénaire avant J.-C., mais on n'a trouvé aucune explication à leur émigration en masse vers l'Espagne méridionale en passant par la Tunisie et le Maroc et de là, au nord, vers le Portugal et au-delà. » (Robert Graves, *Les Mythes grecs, Atlas et Prométhée*, p. 162) « Des poteries retrouvées en Crète indiquent une immigration libyenne durant le IV^e millénaire. L'apparition des Libyens en Crète précède l'avènement de la civilisation de l'île. »

Athéna-Neith la Libyenne

On doit à ces mêmes Pélasges l'information mythologique selon laquelle Athéna est née près du lac Triton en Libye. La déesse grecque fut trouvée et nourrie par les trois nymphes de Libye qui se vêtent de peaux de chèvre, devenues Égide chez les Grecs. Athéna d'ailleurs portera cette égide, à laquelle on substituera une robe, plus tard régulièrement changée aux statues représentant la déesse au cours du mois de *hékatombaion*, au début de l'été. Au printemps, au cours du mois de *thargélion* – mai –, on procédait au lavage des ornements d'Athéna, dont Platon dit qu'elle était d'origine libyenne. Ces événements semblent concorder à la fois avec l'avènement de la royauté en Égypte, ainsi que l'incursion des anciens Berbères dans l'Europe de l'Ouest, comme cela est attesté dans les écrits de la plupart des auteurs anciens grecs et latins : Diodore de Sicile, Avienus, Polybe, Pausanias, Ammien Marcellin, Silius Italicus, Tite-Live, ou encore Pline l'ancien...

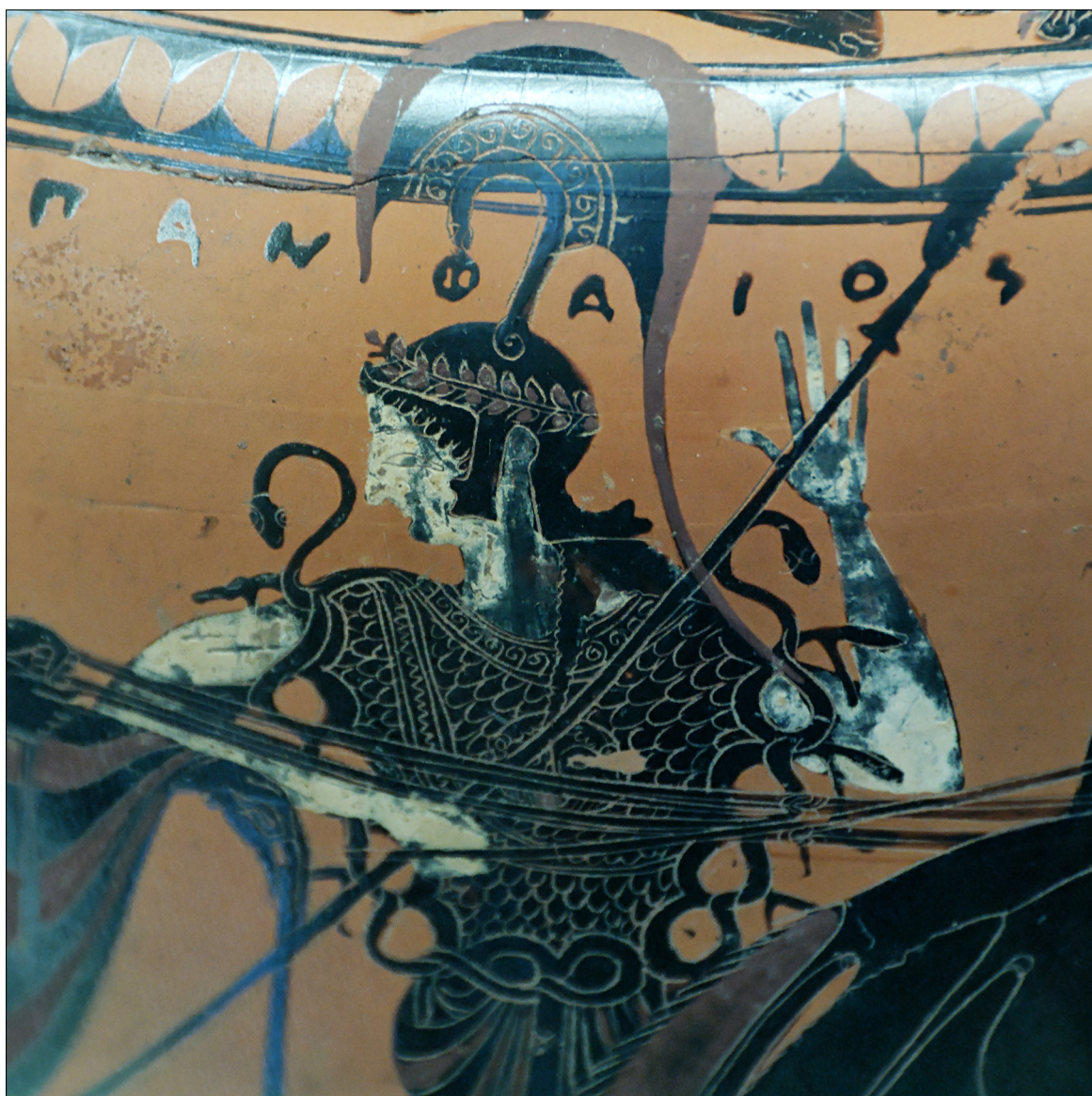


Figure 1. Athéna portant l'égide (détail) ; ca 540 avant notre ère. (Domaine public)

À propos du roi égyptien Narmer, A. H. S. El-Mossalamy qui cite V. Vikentiev in *Journal of Egyptian archaeology (JEA)*, N° 17, 1931, p. 67-80, rapporte :

« Il [Narmer] serait cet homme qui quitta sa famille et retourna dans son pays natal, la Libye, pour échapper aux intrigues de sa belle-sœur. Cette histoire a un fondement historique et le fugitif a été identifié comme étant Narbata (Narmer) [...] Il convient de noter qu'à l'époque la fusion des gens d'origine libyenne et d'origine égyptienne était à ce point avancée que J. H. Breasted a suggéré l'existence de nomes libyens dans la partie occidentale du Delta. » (A.H. S. El-Mossalamy, « Les relations des Libyco-berbères avec l'ancienne Égypte », *Libya antiqua*, 16-18 janvier 1984, p. 57)

Le roi Narmer, qui unifia la Haute et la Basse-Égypte, aurait régné durant la période thinite au cours du XXXI^e siècle avant notre ère. Il serait décédé vers 3126 avant J.-C., il y a un peu plus de 5000 ans. Toutes ces informations concourent à plusieurs niveaux à la véracité de notre récit concernant l'hégémonie des anciens Berbères en Méditerranée. Elle nous permet d'esquisser une chronologie sommaire des divers événements rapportés par l'historiographie archaïque, confrontée aux divers mythes rapportés par les textes grecs et latins.

L'exode des Libyens vers le nord

Des termes appartenant à la langue berbère ont une signification semblable dans des idiomes celtiques : breton, armoricain, gaélique, voire gallois. Parfois il s'agit de notions à caractère spirituel, assorties à la culture des Berbères. D'autres fois, ces similitudes sont exprimées par extension dans les parlers celtiques. Le système phonologique celte renferme des débris de la langue des Berbères. Ces restes linguistiques récurrents sont clairement identifiés comme nous l'étudions plus loin. Ils ne sont pas localisés à la seule péninsule bretonne, mais s'insèrent bien au-delà, dans les îles Britanniques, le pays de Galles, l'Irlande et l'Écosse. Des contacts à grande échelle semblent avoir été tissés entre les deux communautés, berbère et celtique, à une époque indéterminée.

Des soldats celtes servaient dans les rangs puniques au temps des guerres contre l'empire romain. La Première guerre punique, qui durera 23 ans, de 264 à 241 avant J.C., fut menée par Hamilcar Barca, elle sera suivie d'un deuxième conflit qui s'étendra de 218 à 201 avant J.-C. Cette seconde guerre est menée par le général Hannibal Barca, fils du précédent. Les mercenaires étaient recrutés parmi les tribus celtes les plus farouchement opposées à Rome. Nous savons aussi que le navigateur carthaginois Himilcon avait entrepris, quelques siècles auparavant, une expédition dans l'océan septentrional Atlantique, et qu'il explora les îles Britanniques et Oestrymnides ou Cassitérides.

La langue des Phéniciens ne présente aucun rapport avec l'ancien berbère. Les Phéniciens, comme l'ensemble des peuples sémites, emploient le mot Mkl pour désigner un roi, Al-Malik (arabe). Le royaume est Hmmlkt, Al-Mamlakat (arabe). Ce n'est pas le cas chez les Berbères, qui emploient les mots Aglid (Gld) pour désigner un roi, un souverain et Tagueldet, le royaume.

Arya, sanscrit et arien

La langue des Celtes, à laquelle on attribue une origine indo-européenne, est d'usage courant dans plusieurs pays situés à l'ouest de l'Europe. Le mythe arien ou indo-européen qui n'est pas attesté par l'histoire et ses sciences annexes, dont l'archéologie ou l'épigraphie, est une forgerie élaborée au XIX^e siècle à partir de simples travaux de grammaire comparée. Ce mythe arien regroupe un hypothétique ensemble de peuplades hétéroclites d'Europe et d'Asie, parmi lesquelles figurent les Celtes, les Indiens, les Iraniens, les Albanais, les Arméniens, les Baltes, les Germains, les Grecs, les peuples italiques, les anciens Scythes et les Slaves. Selon cette théorie, ces peuples parleraient des langues dérivées d'une ancienne langue appelée « indo-européen commun », dont sont exclues les communautés sémites (dont les Hébreux, les Arabes) ainsi que les Hamites, principalement les Berbères. Nous étudions ci-après quelques termes, attribués au mythe indo-européen, qui sont employés jusqu'à nos jours dans la langue berbère et en arabe.

Le terme sanscrit Budh-Ta, qui est largement développé dans les manuels introductifs au mythe arien, tiré de la racine sanscrite BD, signifie : « commencement (sanskrit) », comme l'indique la dénomination du Bouddha, de son vrai nom Siddharta Gautama. Bouddha signifie « l'éveillé ». La désignation Bouddha l'« éveillé (sanskrit) » est issue de la racine verbale budh-, « s'éveiller » (Héritage du Sanscrit – Dictionnaire sanscrit-français, par Gérard Huet, 758 pages, version du 28 juin 2014). Le Bouddha est appelé ainsi parce qu'il a réalisé l'éveil, le nirvana, par sa sagesse. Bodhi (sanskrit) est identique au BD des parlers arabo-berbères, d'où est tiré le mot BiDa et ses passim lbtida, fi (A)l-Bida : البدء, ابتداء, في البدء « commencer », « commencement », « commençant », « début », « point de départ », et leur passim : « origine », « source », etc. L'éveil dans le sens mystique et religieux est un commencement. Ce terme البدء arabe classique / arabe dialectal et berbère arabisé a la même signification dans la langue sacrée de l'Inde des brahmanes.

À propos des brahmanes

« Les brahmanes (al-Barahima) adorent Allah d'une façon absolue, non pas d'après quelque prophète ou envoyé divin. Ou plutôt, ils professent qu'il n'y a rien qui ne soit créature d'Allah dans l'existence, mais ils refusent d'une façon absolue d'admettre les prophètes et les envoyés (comme devant apporter quelque chose qui ne se trouve pas déjà dans l'homme). Leur culte de la vérité est une espèce d'adoration comparable à celle des "envoyés divins" (rusul) avant que ceux-ci ne soient chargés de leur mission (qabl al-irsal) (c'est-à-dire selon une conception de totales universalité et autonomie de l'être). Les brahmanes prétendent être les enfants d'Abraham ; ils disent aussi qu'ils détiennent de lui un livre rédigé pour eux de sa propre part ; ils ne disent pas qu'Abraham l'ait apporté de la part de son Seigneur.

Ce livre contient des vérités fondamentales (al-Haqa'iq) et comporte cinq parties : quatre dont la lecture est accessible à chacun et une cinquième, qui n'est accessible qu'à de rares cas parmi eux, en raison de sa profondeur. Or c'est une chose connue chez eux que celui qui lit cette 5^e partie de leur écriture nécessairement arrive à l'Islam et entre dans la religion de Muhammad. Cette catégorie d'hommes se trouve surtout

dans les pays du Hind. Mais il y en a d'autres qui empruntent les apparences de ces derniers et prétendent être eux aussi des brahmanes alors qu'ils ne le sont pas en réalité ; ce sont ceux qu'on connaît comme adorateurs des idoles. » (al-Insân al-Kâmil, ch. 63) (Abd al-Karim Al-Jîlî, Al-Insân al-Kâmil (L'Homme universel), chap. 63, traduit par Michel Valsan. Publié dans *L'Islam et la Fonction* de René Guénon, p. 127)

« C'est là ce qui explique que l'islam puisse recueillir toutes les vérités révélées, en vertu d'un héritage universel [...]. La Loi totalisatrice de l'islam, qui abroge les formes antérieures et intègre les vérités principielles dont celles-ci procèdent, est l'Arche salvatrice qui contient et sauvegarde les promesses du "siècle futur". » (Charles-André Gilis, chap. VII : « L'ordre universel de l'islam »)

AGRAW berbère et GURU hindi

Le radical hindi GRW, d'où est tiré le terme Guru, existe dans la langue des Berbères sous la forme GRW, AGRAW. Ce dernier mot Guru désigne un « maître spirituel », un « directeur de conscience ». Le terme Guru signifie « maître, formateur, précepteur » en sanscrit et dans les langues indiennes, de tradition hindouiste, dont le dialecte hindi, l'idiome le plus parlé en Inde. Agraw ou Agouraw, Igrawen désigne dans la langue berbère « une assemblée de sages ». Il s'agit là d'un terme berbère du domaine religieux ou métaphysique qui évoque le terme Guru (hindi) et l'Agora ou « assemblée des sages » de la Grèce antique, laquelle désigne à notre époque une simple « place publique » (en grec).

Qzdr

Les Ksatriyas formaient la caste guerrière et protectrice de la société de l'Inde des Vedas, de la Bhagavad-Gita et du Mahabharata. Ils étaient ainsi appelés pour leur usage d'armes et d'armures métalliques. Les îles Cassitérides des anciens navigateurs libyphéniciens au Ve siècle avant J.-C. furent ainsi nommées pour l'étain que leur sol recélait. L'étain est en arabe et en berbère : Qzdyr, Al Qazdyr, en grec Cassiteros. Le même mot désigne ainsi, en sanscrit comme dans les parlers arabes et berbères, l'étain, métal connu sous forme de bronze il y a de cela 5000 ans.

Ce terme archétype universel « Qzdyr/Ksatriya/cassitérite », autrement dit le minéral d'étain, a désigné les armures façonnées à l'aide des métaux : bronze/étain/airain. Le périple des Libyphéniciens aboutissait aux légendaires îles Cassitérides, que l'on situe généralement à l'emplacement actuel des îles Scilly ou Sorlingues, un petit archipel britannique de la Manche. Le mot Qzdyr/Cassiteros/Ksatriya, qui désigne ce métal légendaire, but des voyages au long cours les plus anciens relatés par les historiens grecs ou latins, est ignoré par les langues celtiques continentales ou insulaires. Les peuples celtiques n'emploient pas cette radicale Qzdyr commune aux Arabo-Berbères, aux Grecs et aux hindous. Le mot étain se dit « staen » en breton.

En grec, Κασσιτερος est l'étain. Dans l'Illiade, Homère mentionne ce terme Cassiteros et il semble, selon ce texte, que le bouclier d'Agamemnon, les jambières d'Achille et le char de Diomède étaient faits de cette matière. La langue berbère emploie d'autres

mots pour désigner un pot, selon qu'il soit en terre cuite ou métallique : Tabeckurt, Tabudecht, Tabuqalt, Tagdurt, Taqbucht, et surtout Tazezdir qui nous occupe ici. La distinction de sexes ou de termes féminins dans la grammaire berbère est marquée par les affixes grammaticaux T...T, comme dans Agdur (masculin), Tagdurt féminin), Azezdir (masculin) et Tazezdir (féminin).

Rappelons que les navigateurs libyphéniciens Himilcon (vers 450 avant J.-C.) et Hannon (vers 425 avant J.-C.) atteignirent respectivement les îles Britanniques et le golfe de Guinée au cours de leur voyage d'exploration. Sous le règne du pharaon Nécho vers 600 avant J.-C., un autre périple eut lieu qui consista, pour les navigateurs égyptiens, à contourner le continent africain. Quelque temps plus tard, vers 325 avant J.-C., le navigateur Pythéas de Marseille ira explorer la Cornouailles.

Castaire irlandais

En irlandais, le mot Castaire désigne « une pince », « des tenailles ». Céactaire est « un fabricant de charrues ». Faut-il voir dans ces deux termes une lointaine réminiscence du mot Qzdyr/Cassiteros/Ksatriya, l'étain historique ? Hérodote dans son livre III, 115, écrit :

« [...] Sur les régions de l'Europe situées aux confins du monde occidental, je ne puis donner aucune précision, car je refuse pour ma part d'admettre l'existence d'un fleuve appelé par les barbares Eridanos [...], je ne connais pas davantage ces îles "Cassitérides", d'où nous viendrait l'étain. »

On peut penser en conséquence que ces îles de l'étain pouvaient aussi bien se trouver aux Açores, à Madère ou aux îles Canaries. À moins que ces fameuses îles Cassitérides ne soient de nos jours englouties, comme le fut vers 200 avant J.-C. l'île des Bataves, qui occupait l'actuel emplacement du lac Zuiderzee en Hollande, ou encore l'île qui portait le château de Sainte-Élisabeth près de Jersey vers l'an 700. Plus près de nous, l'île de Mawizi, située au large de la Tanzanie, fut avalée par les flots en 1982.

Ce hiatus historique de l'étain en terres celtiques ne plaide pas en faveur de l'hégémonie indo-européenne à travers le monde ancien. Outre ce Qzdr/Cstr/Kstr que nous avons vu, le même mot Kassiteros est mentionné dans la théogonie d'Hésiode. Diodore de Sicile situe les îles Cassitérides à l'extrémité de l'actuelle Cornwall (Cornouailles) britannique :

« Les Bretons qui vivent au cap Bellerion [*situé à l'extrémité sud-ouest de la Cornouailles*] sont très hospitaliers et le commerce qu'ils font avec des marchands étrangers a civilisé cette partie du pays et a adouci les mœurs. Ce sont eux qui recueillent l'étain que produit leur sol et qu'ils exploitent avec habileté. » (Diodore de Sicile, V, 22)

Pomponius Mela (II, 6), qui énumère les îles au large de l'Europe occidentale, écrit : « Vis-à-vis des côtes celtiques, se trouvent quelques îles que, en raison de leur richesse en étain, on appelle d'un seul nom, Cassitérides. »

Pour clore ce développement, au Maghreb, les petits enfants qui courent acheter le lait matinal portent des Qazdyrat ou Tazezdir, mot berbère qui désigne le traditionnel pot à lait en laiton ou en étain, jusqu'à nos jours. La consonne S est parfois substituée à la lettre Z dans certaines régions pour désigner cet ustensile, Qsdyr au lieu de Qzdyr.

La tapisserie

Il n'existe aucune tradition celtique de la tapisserie, alors que la coutume du tissage est commune à des centaines de peuples, du Tibet et de la Chine jusqu'au Maroc, en passant par les steppes russes, l'Asie mineure, l'Iran, les pays arabes, ainsi qu'à l'ensemble des Berbères ; un autre détail qui ne plaide pas en faveur d'une civilisation indo-européenne. L'une des plus célèbres tapisseries en France, la tapisserie de Bayeux, longue de 70 mètres, est une broderie, classée sur le plan technique dans le domaine des arts purement décoratifs. Les tapis de Tlemcen ou ceux du Mzab en Algérie, ceux de Tabriz en Iran ou le plus vieux tapis connu du monde, retrouvé dans un kourgane, près de la localité de Pazyryk dans la vallée de l'Altaï, actuellement conservé au musée de Stalingrad, proviennent tous d'une tradition quasi millénaire, liée au tissage, donc à l'élevage. Le monde celtique, par christianisme interposé, a découvert la tapisserie à l'époque des croisades. La broderie et d'autres ouvrages de dames, qu'elles soient Bretonnes, Alsaciennes, Berbères ou autres, n'ont aucun rapport avec les métiers à tisser. Tous les musées préhistoriques du monde exposent des aiguilles à coudre en os, dont la taille est souvent identique à leur réplique moderne métallisée. Mais coudre ou raccommode des vêtements ou les tisser en employant la laine issue de l'élevage, cela n'est pas la même chose.

ARYA dans la Baghavad Gita

Le mot ARYA dans la Baghavad Gita signifie : « quiconque pratique les commandements divins ». Le sens religieux original de ce terme sera détourné en Europe pour désigner, dès la fin du XIX^e siècle, un type humain « de teint clair, aux yeux bleus et dont les cheveux seraient blonds ». R. Hartmann écrit : « Je considère les soi-disant Aryens comme une invention du cabinet de travail, et non comme un peuple primitif. » (*Eine Erfindung der Studierstube und kein Urvolk*, R. Hartmann, Die Nigritier, Berlin, 1876, p. 185) De son côté, G. de Mortillet déclare : « Quant aux Aryas, je ne sais pas ce que c'est. Je ne les connais pas du tout, je ne puis donc en parler. » (G. de Mortillet, *Bulletin de la Société d'Anthropologie de Paris*, 1886, p. 311)

Voici ce que Salomon Reinach écrit sur ce sujet :

« À parler rigoureusement, le terme d'Aryens ne devrait s'employer qu'à propos des Indiens et des Perses ; c'est par un véritable abus de langage qu'on l'a étendu à des peuples fixés, dès l'aurore des temps historiques, dans des pays très éloignés de l'Ariane. Mais ces peuples parlent des langues dont l'affinité avec celles des Perses et des Indiens est incontestable ; de là le nom de langues aryennes donné à tous ces idiomes apparentés. Ce terme est commode, parce

qu'il est court, mais il ne faut jamais oublier, quand on l'emploie, que l'usage en est fondé sur des faits linguistiques, non sur des traditions historiques. »

[...]

« C'est un savant nommé Rhode, dans un livre publié à Francfort-sur-le-Main en 1820, qui fut le premier à attribuer comme centre primitif aux Aryens ce plateau de l'Asie centrale qui passait, aux yeux de beaucoup, pour le centre du genre humain tout entier, la région montagneuse où l'Iaxarte (Syr-Daria) et l'Oxus (Amou-Daria) prennent leur source. Rhode reconnut aussi, le premier peut-être depuis Jones, que le sanscrit pas plus que le zend n'est une langue primitive : ce sont des langues sœurs dont la mère a disparu. Quant à l'émigration première des Indo-Européens, il invoquait, pour l'expliquer, un passage célèbre du début du Zend-Avesta où il est dit que le peuple iranien dut se retirer devant une invasion du froid. Un refroidissement subit de la température sur le plateau de l'Asie centrale aurait donc déterminé la dispersion des Aryens primitifs. Il est remarquable qu'une idée analogue se retrouve dans les écrits de MM. de Quatrefages et de Saporta, aux yeux desquels l'humanité primitive fut chassée de son habitat circumpolaire par la formation des glaces du Nord, c'est-à-dire par les débuts de l'époque glaciaire.

Descendants des peuples autochtones de l'Europe occidentale ?

La théorie de l'origine asiatique et hindoue des Européens fut mise à mal par un grand nombre d'auteurs, historiens, linguistes et chercheurs, dont le géologue belge J.-J. d'Omalus d'Halloy, mort en 1875. Parmi les philologues, c'est l'Anglais Latham qui fut le premier à faire entendre une voix discordante. L'homme politique et écrivain Edward Bulwer-Lytton avait, dès 1842, contesté d'une manière générale l'hypothèse de l'origine asiatique des Aryens. J.-J. d'Omalus d'Halloy déposa, le 4 février 1864, sur le bureau de la Société d'anthropologie de Paris, les trois questions suivantes, sur lesquelles il appelait le débat :

- Quelles sont les preuves de l'origine asiatique des Européens ?
- Les langues à flexion, au lieu de passer d'Asie en Europe, ne se sont-elles pas plutôt répandues d'Europe en Asie ?
- Les peuples actuels qui parlent des idiomes celtiques (irlandais, gallois, breton, highlanders d'Écosse), et que l'on considère d'après cela comme venus d'Asie, ne sont-ils pas plutôt les descendants des peuples autochtones de l'Europe occidentale ?

Les considérations linguistiques sur lesquelles nous nous appuyons font ressortir que les langues berbères et celtiques ont été très anciennement en contact. C'est ce qu'indiquent un grand nombre d'auteurs grecs et latins, parmi lesquels Diodore de Sicile, Avenius, Polybe, Pausanias, Ammien Marcellin, Silius Italicus, Tite-Live, ou encore Plinie l'ancien. Une communauté d'origine ou encore une identité primitive sont du domaine des hypothèses tout à fait indémonstrables de nos jours, à la manière de l'origine commune des Sémites. Nous pourrions poursuivre, pendant plusieurs pages, l'énumération des termes celtes en rapport avec la langue berbère. Les repères historiques suivants permettront de mesurer l'hégémonie des anciens Libyens dans

l'édification culturelle et spirituelle de l'Occident. Henri-Irénée Marrou écrivait à ce propos, concernant une époque plus récente :

« Le christianisme africain a été l'agent combien fécond, combien efficace, d'un transfert de culture du sud au nord, d'Afrique en Europe. [...] Je crois que vous Maghrébins, vous devriez être assez fiers de cela, d'avoir offert à l'Europe ces maîtres qui l'ont formée [...] qu'ils s'appellent Tertullien, Cyprien, Augustin [...]. De l'Andalousie et de la Campanie jusqu'à l'Angleterre, la chrétienté latine tout entière, l'Europe occidentale tout entière a été de la sorte fécondée, éduquée, cultivée par vos ancêtres selon la chair, sinon l'esprit, vos pères, chers amis maghrébins. » (Actes du Deuxième congrès international d'étude des cultures de la Méditerranée occidentale, Henri Irénée Marrou, éd. SNED, 1978, vol. 2, pp. 173-176)

Repères historiques

Les Paléoberbères sont amplement évoqués dans les ouvrages des auteurs grecs et des Latins où ils semblent détenir, au fil des citations, une dimension mythique exceptionnelle. Diodore de Sicile (III, 53, 56, 60) et Apollodore (II, 5, 11) nous apprennent, qu'Atlas fils d'Ouranos et frère de Cronos, régna sur la Libye, la Sicile, l'Italie, l'Hespérie ainsi que sur le pays des Hyperboréens, localisé au nord de l'Europe. L'empire d'Ouranos s'étendait à l'Occident et au nord du continent afro-européen.

Ces auteurs semblent assimiler le règne d'Atlas à l'existence d'une civilisation afro-européenne à composante berbère, qui débordait le monde connu à l'époque. Platon dit que les anciens Hyperboréens adoraient le vent du nord Borée, ajoutant que la divinité Apollon était d'origine libyenne. Borée, le frère de l'étoile du matin dans la tradition grecque, évoque Abahri, le nom du vent en berbère.

Selon Aviénus (ou Avienus) : *Descriptio orbis terrae* (329, 738, cf. pseudo Scymnos 152-158), le sud de l'Espagne faisait partie de la Libye. L'auteur Phileas limite la Libye au Rhône dont deux branches s'appelaient Libyca (Philéas c/o Aviénus). De même que Polybe et Pline l'ancien. On retrouve l'éponyme Libya dans des villes en Europe occidentale, en Lusitanie, en Cantabrie, et en Tarraconaise. Sardos fils de l'Héraclès libyen (Machiris/Melkart) est l'ancêtre éponyme des Sardes et le fondateur de la Sardaigne. Solin 4, 1 écrit :

« Quant à la Sardaigne, que Timée appelle Sandaliotes, et Crispus Ichnuse, on sait dans quelle mer elle est située, et par qui elle fut peuplée. Ainsi peu importe de rappeler que Sardus, fils d'Hercule, et Norax, fils de Mercure, le premier arrivant de la Libye, le second de Tartesse, ville d'Espagne, vinrent en ces contrées, et donnèrent, Sardus son nom au pays même, Norax le sien à la ville de Nora ; qu'après eux régna Aristée à Caralis, ville qu'il avait bâtie, établissant ainsi une alliance entre deux peuples d'un sang différent, et ramenant aux mêmes mœurs des nations divisées jusqu'alors, mais que ce changement ne rendit en rien rebelle à son autorité. »

Selon Pausanias (X, 17, 2) :

Πρώτος δὲ διαβῆναι λέγονται ναυσὶν εἰς τὴν νήσον Λίβυες ἡγεμῶν δὲ τοῖς Λίβυσιν ἦν Σάρδος ὁ Μαχήριδος Ἡρακλέους δὲ ἐπονομασθέντος ὑπὸ Αἰγυπτίων τε καὶ Λιβύων. « L'île prit le nom de Sardos. Les Libyens ne chassèrent pas les indigènes, mais ils se mêlèrent à eux, vivant comme ceux-ci dispersés dans des cabanes et dans des grottes, car les uns et les autres étaient incapables de fonder des villes »

Une monnaie retrouvée en Sardaigne, datée du premier siècle avant notre ère, représente Sardos « Sardus Pater », la tête surmontée d'une coiffure de plumes, à la façon des anciens Libyens, tels qu'ils sont représentés sur les murs des temples égyptiens. Le même auteur ajoute, concernant la Corse cette fois-ci (X, 17, 8) : « la Corse fut peuplée par les Libyens, le nom de la Corse a été attribué à ce pays par les anciens Libyens. »

Silius Italicus, XII, p 359-360 et Solin, IV, 1, attribuent à Sardus, fils d'Hercule, venu de Libye, le nom de l'île Sardaigne. On a retrouvé l'ethnonyme Σαρδολίβυες, Sardolibyens – comme on disait Libyphéniciens (population formée de Libyens et de Phéniciens de Carthage) ou Égyptolibyens (fusion d'Égyptiens et de Libyens) – dans un fragment de Nicolas de Damas (*Fragm, hist. graec.*, III, p. 463, n° 137), qui semble indiquer une connexion ethnique sardoberbère. Sur le plan physique, les montagnards sardes présentaient l'apparence des anciens Libyens, dont ils avaient gardé le genre de vie. Les tours appelées nuraghi en Sardaigne, comme aussi les sesi de l'île de Pantelleria et les talayots des Baléares, ressemblent aux tombeaux tubulaires baptisés chouchets au Maghreb.



Figure 2. Monnaie à l'effigie de Sardus Pater. 1^{er} siècle avant notre ère. (Shardan)

Μάχηρις, Machiris, l'Héraclès berbère plus vieux que Melqart

Pausanias nous fournit le nom de l'Héraclès libyco-égyptien : Μάχηρις – Machiris – qui aurait franchi le détroit de Gibraltar (P. Méla, III, 46 ; Diodore, III, 74 ; Philostrate, II, 33) à une époque indiscernable. Hérodote qui le nomme Shom – peut-être en relation avec le Ham (Cham), l'ancêtre éponyme des Chamites rapporté par la Bible –, dit qu'il est bien plus vieux que le personnage Melqart, l'Hercule phénicien. Μάχηρις, Machiris qui est la tournure grecque archaïque de MQR libyque, évoque à son tour la forme Melqart, selon deux racines présumées phéniciennes octroyées par les spécialistes à ce nom, et qui signifieraient Mlk « roi » et Qrt « cité ». MQR en berbère : « la grandeur » et « l'importance » et MGhR « l'ancienneté », exprime aussi « l'excellence », ainsi que la « force » ; Amghar (« homme âgé », « vieillard »). De nos jours : Amoqran N taddart, signifie « (le) chef du village », par extension « maître » et « leader ».

Hérodote au livre II, chapitre XLII, rapporte ceci : « Hercule est un dieu très ancien chez les Égyptiens ; et, comme ils le disent eux-mêmes, il est du nombre de ces douze dieux qui sont nés des huit dieux, dix-sept mille ans avant le règne d'Amasis. » Nous voilà en pleine préhistoire. Tite-Live (V, 35) écrit que les territoires de Vérone et de Brescia furent occupés par les Paléoberbères, avant la fondation de Rome. Les Gorgones du mythe grec sont libyennes (Pausanias II, 21, 5-6), Diodore (III, 52). Pour Apollodore (II, 1, 4), Belos (roi d'Égypte) et Agénor (roi de la Phénicie) descendent de Poséidon et de Libye. Agénor a donné naissance à Europe, à Cadmos, à Phoenix et à Cilix. De son côté, Belos a enfanté Egyptos et Danaos le roi d'Argos.

Plus près de nous, Robert Graves qui résume la prépondérance des Libyens en Méditerranée, écrit : « Des poteries qu'on a retrouvées indiquent une immigration libyenne en Crète vers 4000 avant J.-C. ; et il semble qu'un grand nombre de réfugiés, adorateurs de la déesse libyenne venus du Delta occidental, arrivèrent au moment où la Haute et la Basse-Égypte furent réunies de force sous la première dynastie en 3000 avant J.-C. environ. La première époque minoenne commença tout de suite après et la civilisation crétoise gagna la Thrace et la Grèce helladique primitive. » (*Les Mythes grecs*, 1984)

Trois mille ans avant J.-C., cela nous conduit à l'époque Naqada III de l'ère Protodynastique égyptienne, au cours de laquelle l'Égypte unifiée choisit Memphis pour capitale. J. H. Breasted note : « La parenté entre Égyptiens et Libyens, qui nous est révélée par d'évidentes affinités de langage, se trouve également inscrite sur certains objets tels que les poteries primitives, qui offrent une analogie frappante avec celles que fabriquent encore de nos jours les Kabyles. »

Robert Graves écrit encore : « Des immigrants libyens, hautement civilisés, connus sous le nom de constructeurs de tombes, émigrèrent en Europe occidentale, jusqu'aux îles Britanniques, en passant par l'Espagne et le Portugal. » Cet exode à grande échelle eut lieu avant les invasions celtiques en Europe occidentale. « C'étaient des cultivateurs, dit encore R. Graves, et ils arrivèrent en Grande-Bretagne vers la fin du III^e millénaire avant J.-C., mais on n'a trouvé aucune explication à leur émigration en masse vers l'Espagne méridionale en passant par la Tunisie et le Maroc et de là, au nord, vers le Portugal et au-delà. » (Robert Graves, *Les Mythes grecs*, Atlas et Prométhée, p. 162) Le même

auteur ajoute : « Des poteries retrouvées en Crète indiquent une immigration libyenne durant le IV^e millénaire. L'apparition des Libyens en Crète précède l'avènement de la civilisation de l'île. »

C'est vers cette époque qu'apparurent les premières inscriptions à caractère hiéroglyphique en Égypte. La Tablette d'ébène de Ménès, Première dynastie, Abydos, 3400 avant J.-C., contient une rangée de hiéroglyphes archaïques incompréhensibles. Une autre inscription nous indique le règne d'un pharaon d'origine berbère : Narmer, qui succéda au Roi Scorpion. V. Vikentiev (*Journal of Egyptian archaeology*, n° 17, 1931, p. 67-80, cité par A.H.S. El-Mosallamy) écrit : « [Narmer] serait cet homme qui quitta sa famille et retourna dans son pays natal, la Libye, pour échapper aux intrigues de sa belle-sœur. Cette histoire a un fondement historique et le fugitif a été identifié comme étant Narbata (Narmer). »

Les Lebou en Italie

Concernant l'ethnique dérivée de Libye, S. Gsell écrit : « On retrouve l'ethnique Lebou (Libu) dans les patronymes italiens : Libui, Libiei, Lebeci (Italie septentrionale), des Liburni (Italie et Illyrie), des bouches occidentales du Rhône, dites Libyca : voir d'Arbois de Jubainville, *Les premiers habitants de l'Europe*, 2^e édit. I, p. 37, 40, 70, 71. Il fonde là-dessus l'hypothèse d'un "vaste empire ibéro-libyen", de "conquêtes africaines de la race ibérique" (conf. Berlioux, I. c. 92). »

Comme nous pouvons le vérifier, le mythe et l'histoire convergent pour faire des Libyens un peuple de conquérants auxquels échurent de vastes étendues du continent européen à l'époque néolithique. Concernant les cultes transmis aux peuples de la Méditerranée par les Paléoberbères, Hérodote (*Histoire*, I. II, ch. 50) nous informe que les Libyens ont établi le culte de Poséidon chez les Grecs : « aucun peuple n'avait prononcé auparavant ce nom », écrit-il. Les Paléoberbères honoraient Poséidon comme un dieu. Poséidon sera transformé en Saturne par les Latins. Ampélius (*Liber memorialis*, ch. IX) cite un Apollon né en Libye, qui est assimilé à Gourzil, la divinité du paganisme berbère. Enfin, Athéna serait née, selon Hérodote (*Histoire*, I. IV, ch. 180), Pausanias (*Description de la Grèce*, I. I, ch. IV) et Pomponius Mela (*De situ orbis*, I. I, ch. 7) de Poséidon et de la nymphe du lac des Tritons ou Tritonis.

Gallates, Gld (berbère) « roi ». Gld (breton) « pouvoir », « puissance »

Le titre « monarque », « roi », « souverain », est attesté dans la plupart des dialectes berbères sous la forme Aglid (masculin), Igeldan (pluriel), issu de la racine Gld, avec un glissement articulatoire lié à la prononciation, dans les dialectes berbères du Mزاب, d'Ouargla et de Ghadamès. Le mot « reine » n'existe dans aucun parler berbère. Le terme Aglid apparaît dans l'inscription bilingue R.I.L., 2 de Dougga baptisée « dédicace à Massinissa ». La désignation Gldt figure accolée au nom de Gaïa (Ugg'i, en punique), le père de Massinissa. Il s'agit de Tagueldet « le royaume ». La forme Gaïa a été substituée à tort au nom originel du personnage qui est Ugg'i, tel qu'il figure dans les inscriptions

de Dougga. Certaines consonnes gutturales ne sont pas reconnues par la graphie latine, telles que le ḥa (ح) et le a'in (ع). Cette séquence Gldt est associée au nom de Masensen (Massinissa), ainsi qu'à celui de Makusen (Micipsa), son fils.

Tagueldet (Gldt) désigne « le royaume », et non pas le titre « roi » Aglid (Gld), comme l'écrit à tort Gabriel Camps. Dans cette célèbre stèle bilingue R.I.L., 2 de Dougga, le titre Aglid (roi) figure à la fin de cette ligne n° 6, il est accolé au nom de Mkusn (Micipsa), et est qualifié de Gld, roi, après énumération des différents royaumes de ses ancêtres. Il semblerait donc que Hmmlkt (punique) et Gldt (berbère) désignent le royaume ou la royauté et non pas le titre de « roi ». Dans la langue arabe Malik (Mlk) signifie « roi », le souverain, le monarque et Mamlakat (Mmlkt) « le royaume », le domaine du roi. Mulk désigne « la royauté », « le règne » ou « la monarchie ».

La langue celtique de la Bretagne insulaire, à l'extrémité ouest de la France, utilise ce terme GLD, sous la forme Galloud « pouvoir », « puissance », avec des connotations de puissance marquées, tel que l'exprime la langue des Berbères. Galloudek (breton) « puissant », Gallout « pouvoir », renvoie à Jalout, cité à plusieurs reprises dans les versets 247 à 252 de la sourate (chapitre) Al-Baqara (la génisse). Il s'agit de Goliath le géant biblique, vaincu par le prophète David (chapitre 17, 1^{er} livre Samuel).

On retrouve cette racine Gld, dans le substantif Galates, des Celtes expatriés en Asie mineure, dans la région de l'Anatolie, comme l'indique ce passage : « À la fin d'un traité anonyme intitulé γυναικες εν πολεμικοῖς συνεται και ανδρεία, et publié dans les Παραδοξόγραφοι de Westermann (Brunswick, 1839), on trouve un texte relatif aux Celtes, qui a échappé à la plupart des érudits. En voici la traduction : « Onomaris, une des Galates en renom – comme ils étaient épuisés par le manque de ressources des gens de leur tribu, ils cherchaient à fuir hors de leur pays, et se mettaient sous l'autorité de qui voudrait les emmener, et comme aucun homme n'y consentait –, mit ses biens à la disposition de tous et conduisit l'émigration [...] après avoir passé l'Istros et vaincu dans un combat les indigènes, elle devint reine du pays. » (« Le passage du Danube par les Galates », G. Dottin, *Revue des Études Anciennes*, Année 1906, Volume 8, Numéro 2, p. 123)

La présence de la séquence Gldt auprès de Sisgh, suivis de Gld Mksn, dans les derniers mots de la partie berbère de l'inscription, pourrait signifier bien plus simplement : « Le royaume en paix du roi Micipsa ». La radicale berbère Sgh' dont est issu Awsigh' ou lwsigh' signifie « honneur », « considération ». Assegh' (berbère) : « être en paix », « tranquille », « paisible », « calme », « serein ». L'Encyclopédie Berbère, à l'article consacré à ce terme, indique : « La signification est partout celle de "roi", avec des connotations de puissance marquées : il s'agit souvent d'un "monarque très puissant", parfois même de "Dieu" (sens très courant dans la poésie religieuse). » (Référence A92, S. Chaker)

Jules César, dans son ouvrage *De Bello Gallico*, écrit à propos des Celtes : « *qui ipsorum lingua Celtae, nostra Galli appellantur.* » En d'autres termes : « ils se nomment Celtes dans leur propre langue, et dans la nôtre Gaulois ». Les cognats que nous dévoilons ici ne sont pas nés de rapprochements hasardeux entre deux langues ou présentant des similitudes purement fortuites. Ils ont fait l'objet d'une longue réflexion. La concordance entre la langue des Berbères et les idiomes celtiques est singulière, elle nous permet

de mettre en lumière de vastes régions celtiques privées d'histoire et livrées au mythe. Les Celtes n'entrent dans l'histoire que par les écrits de Jules César. Ce n'est pas le cas des anciens Berbères qui sont cités par les Égyptiens dès la fondation de l'Égypte, il y a de cela un peu plus de 5000 ans, depuis Narmer qui était d'origine libyenne, et jusqu'à Cléopâtre VIII Celené, l'épouse du roi Juba II, dont le tombeau s'élève à Tipaza, dans la banlieue de Cherchell (Algérie).

Aglid, Jalout et Goliath

Aglid (berbère), Galoud (breton), Jalout (arabe) et Goliath (biblique) sont des titres de souveraineté, plutôt que le nom particulier d'un quelconque monarque. Minos en Crète, Pharaon en Égypte et Malik ou Melek chez les Sémites sont des titres de souveraineté. On notera que le mot Melek en celtique breton désigne la « colonne vertébrale », l'« épine dorsale », « la virilité », Melek (breton) peut donc désigner par métaphore le monarque, qui représente la puissance, la force, la vigueur, et par extension l'autorité, etc.

Galloudezh (breton) signifie une nouvelle fois « la puissance ». Le Zh breton est prononcé T ou D. Ce dernier Galloudezh évoque à son tour la séquence Gldt des inscriptions de Dougga, « le royaume », qui a pour équivalent Hmmlkt (punique). Ce Gldt est assimilé assez curieusement à une fonction par Mansour Ghaki. Il écrit : « la filiation donne une idée sur la concentration des fonctions à l'intérieur des mêmes familles : Gldt fils de Gldt fils de Gldt. » Il ne s'agit pas d'une fonction, mais du mot berbère désignant le royaume comme nous l'avons longuement évoqué auparavant.

Ce terme Hmmlkt issu de la radicale Mlk « royaume », « royauté », est à son tour corroboré par le doublet breton Mel-Kein « colonne vertébrale », qui est par extension Mellek (breton) « mâle », « viril », ce qui est fort et ferme. Ces termes qui présentent de légères nuances entre eux, désignent ponctuellement des réalités identiques. Les mêmes connotations linguistiques sont présentes d'une langue à l'autre, sur le plan phonétique, la syntaxe et le lexique, ouvrant ainsi le champ de la recherche vers d'autres horizons. Dans tout ce que nous avons dit, s'agit-il d'emprunts des Celtes aux anciens Berbères ou de termes archaïques issus d'un fonds commun aux deux communautés ?

Nous pouvons poursuivre cette quête en comparant d'autres mots de la langue celtique parlée en Irlande, tel le terme Amantar (Irlande), « aventureux », et le même Amentar (berbère) qui signifie « vagabond ». Seancas (Irlande) « savoir », « science », Sean (Irlande) « ancien », « âge », « vieux », évoque la racine SN et le mot amusni berbère qui signifie : « savant », « sage ». L'arabe SN : « l'âge », « l'année », « les ans ». Awragh (berbère) « la couleur jaune » rejoint par extension le mot Oraigh (Irlande) « dorer », « (la) dorure ». Orac (Irlande) : « aurifère ».

Les études celtiques nous ont accoutumés à ne considérer que le facteur de la race, dans un cadre géographique étréci, en édifiant au premier plan la saga irlandaise, la sagesse des druides (derviche berbère et arabe), ou encore le gui, les dolmens et les menhirs, les cromlechs qui n'ont pas été élevés par les ancêtres des Bretons, etc. Sans compter

le domaine purement historique, orienté sans répit vers la Grèce ou la civilisation de Rome, et excluant tout rapprochement avec les pays du Maghreb, l'ancienne Libye. Les navigateurs libyphéniciens sont perçus en simples navigateurs, défilant de temps en temps en arrière-plan le long des côtes de la Gaule antique, vers la Cornouailles, en quête d'airain, sans jamais entretenir aucun rapport avec les populations locales bretonnes ou britanniques.

Radical KL berbère et Keltoi grec

Nous adoptons le terme Keltoi des Grecs, afin de nous rapprocher des parlers berbères qui utilisent le mot Kel. Kel ou Akal sont les mots berbères qui indiquent « le pays », « le terroir », « la contrée » et « la terre ». Les confédérations touarègues se désignent elles-mêmes avec la particule Kel Tamashaq ou Kel Taguelmust, « ceux de Tamazight », « ceux (les porteurs) du voile ». La terre est Takalt en berbère. Un travailleur de la terre, un esclave dans la terminologie ancienne, est Akli en berbère. Une esclave : Taklit.

Cette radicale KL (berbère) dont est extrait le mot Akal : « la terre » (la matière), « le pays », « le territoire », exprime parfaitement le GL celtique qui, dans sa tournure Galli dans la langue de Rome, désignait les Celtes. Ce même Celte est formulé par Hérodote II, 33 sous la forme grecque de Keltoi. Keltoi est à son tour Kelten / Keltisch chez les Allemands et Keltieger et Keltiegour chez les Bretons, « celticisme, celtisant » et passim. Pour les Irlandais, le même mot devient Gael, Gaeilge est « la langue celtique », et Gaelach « un Irlandais », et de dérivé en dérivé nous avons Gaelachas / Gaelaigh / Gaelainn, tous ces derniers mots étant tirés de Gael.

La transformation du K de Kal (berbère) et de Keltoi (grec) en C de Celte est due à la langue latine, où la lettre K aspirante palato-vélaire n'est pas employée. Un dictionnaire latin ancien ne nous offre que cinq mots commençant par cette lettre K, il s'agit de Kermès, Kilogramme, Kiosque, Kyrielle et Kyste. Le son CH a la valeur de K, comme dans Christos, Christianus, etc. La langue française nous offre bien des exemples de l'emploi de la consonne C dans différentes correspondances paradoxales, le c de « canif » devient un K, dans le mot « cela » il est l'équivalent d'un S, il redevient K dans « orchestre » et se transforme en CH dans le mot « chat », et enfin S et C réunis dans le mot « scélérat » pour former le son S. L'affaire se complique dans le mot « solution », où la consonne T a valeur de S, de même que dans « partiel » ou « nation ». De même que le son S de « sceller » (sceller un sceau) qui se confond avec le S, et « seller » (seller un cheval), etc.

Le mot Agellus (latin) GLS/ GL « petite terre » est éventuellement à prendre en considération en tant qu'indication originelle de Galli « autochtone », « aborigène » « natif (du pays) ». Ce mot ayant été ensuite étendu aux personnes du même pays, par opposition aux étrangers et autres allogènes, plus tard il aurait définitivement désigné la langue celtique elle-même, comme tend à le confirmer le mot Gaeilge, ou encore Gaélique, qui désigne un habitant de l'Irlande. Avant cela on ne connaissait que la radicale KL pour nommer les Celtes, Keltoi comme le dit Hérodote plusieurs siècles avant la naissance de la Rome impériale. Galli finira par désigner les Gaulois, de même que Gallus et Gallia (les Gaules) parmi lesquelles Gallia Belgica, la Gaule-Belgique. Si Akal (berbère) désigne « la terre (matière) » et Agellus (latin) « la terre » de même, Gall

(irlandais) est « la pierre » et assez paradoxalement « un étranger », « une étrangère ». Il est également curieux de noter que Galles (le pays de) est en anglais Wales, autrement dit « le pays des étrangers ».

KL (berbère), le même en grec, et GL (latin) sont à l'image du mot Ard, qui, aussi bien en arabe qu'en néerlandais, désigne « la terre », comme dans le nom propre Van der Eerden. À leur tour, les mots anglo-saxons qui désignent la terre, sont : earth (anglais) : terre, monde, sol, globe terrestre, boue, terrier..., rejoint par l'islandais jörðin, le danois et le suédois Jord, le norvégien Jorden. Ces mots sont rejoints par le terme berbère Irden qui signifie « le blé », « les céréales ».

Gall et Gaule

Le mot originel Gal ou encore Gall devenu Gaule, c'est-à-dire le passage du phonème A en Au (O), est certainement dû à la transformation anglo-saxonne de la lettre A en AU comme dans le mot ball (anglais), « une balle » et prononcé « baul » alors que le même français « une balle » emploie le son A. Fall (anglais) est prononcé « faul » pareillement. Tous ces exemples indiquent la façon d'appréhender le sens de GL celtique, d'une langue à l'autre, en partant de la racine constitutive berbère et grecque, pour aboutir à la prononciation de ce mot selon les règles anglo-saxonnes.

Toutes ces rencontres n'ont aucun caractère fortuit, on peut encore ajouter pour édifier les exemples précédents, le cas de la radicale Mls qui désigne « la toison » Amlus en berbère, en grec Melos est également « la toison », en gaélique Amalach signifie « frisé », cela peut s'appliquer à la laine de mouton, naturellement frisée. En breton « la toison » est Kreon, qui suggère Ikeri « mouton » en berbère et Krios en grec. Au V^e siècle, les Franci imposent Francia pour désigner le territoire compris entre les Pyrénées et le Rhin, et le Gallia des Romains disparaît. Les Celtes se latinisent.

Celtis

Pour ne pas détourner le cours de cette étude, il n'est pas traité ici du rapport qui pourrait exister entre le chêne et la légende des druides cueillant le gui à son ombre – et Celtis, le lotus de la tribu berbère des Lotophages. On aura retenu dans ce qui vient d'être dit que le mot Celtis est éventuellement l'éponyme qui finira par désigner ontologiquement l'ensemble des peuples de l'Occident européen, bretons, irlandais et gallois. Quant aux Lotophages berbères, ils ne vivaient en ne mangeant que du fruit du lotus, selon Homère et Hérodote. Il serait plus réfléchi d'envisager un culte lié au lotus auquel se réfèrent symboliquement plusieurs pratiques religieuses. Le Coran évoque au chapitre LIII, l'Étoile : « la limite du lotus », le prophète Muhammad ayant vu la Gloire Divine selon certains ou l'Ange selon d'autres « à la limite du Lotus », As-Sadr Al Muntaha. Dans la Bhagavad Gita de l'Inde, Krishna est appelé « celui dont les pieds sont pareils au Lotus ».

Aït, At, Nat, N (berbère), Aos (gaélique)

Les Berbères du nord emploient Aït, At, Nat, N « fils de », « apparenté à », « originaire de », « de la tribu untel », Aït Al-Qadhi, AT-Al-Qadhi, Nat Al-Qadhi. N comme dans le nom de la célèbre résistante Fatima N Soumer. Le mot Aos (gaélique) signifie : « les gens (mâles) » ou encore « la jeunesse (mâle) ». Ce terme est identique au berbère Aït, Ayt (berbère), « homme ou femme appartenant à (tribu ou clan) », « homme ou femme apparenté(e) à », « homme ou femme originaire de (telle tribu ou tel clan) ». Aït s'applique à tous les hommes et à toutes les femmes berbères formant la tribu, la communauté ou le groupe, comme dans Aït Menguellet, Aït Ahmed ou encore Aït Abbas. Il s'agit d'un indicatif identitaire. Le terme Yellis « fille de », n'est jamais usité pour identifier un membre féminin de la famille, on dit alors « la fille d'un tel ou d'une telle ». On ne dira pas Fatima Yellis X... ou Y, mais Fatima Aït X... ou Y.

« O » gaélique, comme dans O'Casey, O'Leary, O'Toole, dérivé de Ua, signifie : « descendant », rejoint U le berbère : « de la famille de », comme dans Mohand U Mhand, le nom du célèbre poète berbère de l'Algérie. À son tour « Mac » (Irlande) : « fils de » dans les patronymes Mac-Donnell, Mac-Coileáin, Mac-Mahon, etc. En berbère, Mis : « fils de », rejoint par extension l'égyptien ancien Mis qui signifie : « enfanter », « accoucher ».

Awragh' berbère

Awragh' signifie littéralement la couleur « jaune », « ce qui est doré » en berbère. Ce mot Awragh n'existe pas dans les parlers arabes dialectaux maghrébins, il est ignoré par les langues sémitiques. Il fait partie de ce que l'on pourrait appeler des cognats, des vocables issus d'une langue ancestrale commune à plusieurs groupes humains s'exprimant dans des dialectes différents. À l'image du terme archétypal : mère, madre en espagnol, mater en latin, mother en anglais... oum en arabe, omm en maltais, etc.

Notons qu'Awragh', « la couleur jaune », est sans rapport avec le terme Urar ou Awrar « jeu » « amusement » (berbère). Ici la consonne R d'Awragh est un R roulé, et prononcé à la manière des Italiens, des Espagnols, des Arabes, des Anglais (road). Alors que gh' est un phonème uvulaire, non roulé, comme le mot « route » (français de la région parisienne). Ces deux R existent distinctement dans la langue arabe, ce sont le ر et le غ qui forment les caractères O et III dans l'écriture berbère.

Un autre mot, à l'image de Awragh' auquel est consacré le présent chapitre, est celui de lwsigh' (berbère) « un vieillard », de Wsgh' « la vieillesse ». On retrouve nettement le même mot dans les parlers celtiques insulaires, Aosaigh (gaélique) désignant : « l'âge », « la vieillesse ». De même Oirear (gaélique) « jeu » « amusement », est le même que le berbère Urar, Awrar, également « jeu » et « amusement ». On note la proximité du breton « jeu » sous la forme C'hoari, ou « joueur » C'hoarier, qui s'adapte à l'énoncé berbère-gaélique après rajustement phonétique.

Osiris selon la langue berbère

Dans le même ordre d'idée figure le substantif Osiris : Wsr, Owser en égyptien hiéroglyphique. Owser, Osiris est la plus grande des divinités égyptiennes et le fondateur mythique des dynasties pharaoniques. Le berbère lwsigh' (berbère) : « un vieillard », et Wsgh' « la vieillesse ». On retrouve nettement le même mot dans les parlers celtiques insulaires, Aosaigh (gaélique) est « l'âge », « la vieillesse ». lwsigh berbère, et Aosaigh gaélique sont semblables, ils expriment tous deux « l'ancienneté » et par extension l'« âge », l'« archaïsme ». Le radical berbère Sgh' dont est issu Awsigh' ou lwsigh' signifie l'« honneur », la « considération ».

Le culte rendu par les femmes libyennes à des divinités qui étaient également adorées en Égypte est signalé par l'historien Hérodote. Les anciens Berbères, qui étaient pasteurs et agriculteurs, n'ignoraient pas qu'Osiris / Ouser apprit l'agriculture aux Égyptiens, comme le signale Plutarque dans *Isis et Osiris*, de même que Diodore de Sicile (*Bibliothèque historique*, <I, 16-16>). Osiris / Ouser parcourt la terre pour y apporter la civilisation selon le même Plutarque. Est-ce là une lointaine allusion à des contacts humains qui auraient eu lieu entre les anciens Égyptiens et les contrées de l'Europe occidentale ? Osiris / Ouser est représenté comme une espèce de Héraclès pacifique, mais qui combat néanmoins Seth le malin qui règne à l'ouest de l'Égypte, vers les terres de Libye et ailleurs... Ailleurs, en Phénicie, Osiris / Ouser devient Adonis et chez les juifs il est adoré sous le nom de Tammuz.

L'astre solaire, la divinité Ra en Égypte

L'écriture berbère exprime d'emblée le nom Ra, à l'aide de la consonne R qui est formée par un cercle O et de la voyelle A appelée Taghrit, figurée à l'aide d'un point •. En superposant ces deux caractères, nous obtenons le symbole ☉. C'est le signe adopté par les Égyptiens pour représenter le soleil. L'ancienneté de l'écriture berbère dès l'avènement des dynasties pharaoniques, il y a de cela près de 6000 ans, est ainsi affirmée. Les inscriptions du Sinaï ou celles de l'oasis de Selima sont un autre indice de l'ancienneté de cette écriture, qui échut aux Berbères sous le nom de Tafnaq (singulier) et Tifnagh (pluriel) et sera baptisée « libyque » par les savants du XIX^e siècle.



Figure 3. Quelques exemples d'inscriptions de l'oasis de Selima. (Pichler & Negro⁴)

⁴ Pichler W., Negro G., « The Libyco-Berber inscriptions in the Selima Oasis », *Sahara*, 16, 2005.

Sphere, sifr et awragh'

Le mot « sphère » (français), issu du latin *Sphaera* « globe », « sphère », « voûte céleste » renvoie à *Sfr* ou *Sphr* (arabe) « la couleur jaune », de même qu'il suggère *Sifr* « le (chiffre) zéro », sachant que le lot « chiffre » en provient à son tour. Le zéro, dont la valeur, la quantité ou la grandeur sont nuls, n'en évoque pas moins sur le plan graphique le disque solaire. Une anecdote pour signaler, sur le plan culinaire en Algérie : un plat rustique à base de pain perdu, façonné en petites boules et cuit à la sauce accompagnée de viande ou non, est appelé *Sfirya*, « boulette », en rapport avec le mot « sphère » précisément.

Lucifer, l'ange déchu et révolté contre Dieu, selon la tradition chrétienne mais non reprise par les musulmans et dont l'interprétation sémantique en langue latine est « lumineux », « qui éclaire » (*Lucifer* / *Lucifera* / *Luciferum*), provient de cette même radicale arabe *Sfr* « la couleur jaune ». Lucifer est également « l'étoile du matin », cette dernière est *Ez-Zohra* en arabe. En fait, *Sfr* et tout ce qui en découle n'est que le pendant, dans la langue arabe à laquelle empruntèrent beaucoup les Latins, de *Awragh'* berbère. Il est donc plus que probable, après ce développement, que le mot *Awragh'* ait désigné le soleil dans les parlers des anciens peuples de la Méditerranée. Une tribu touareg, les *Awraghen*, vivait encore ces dernières décennies, en nomadisant entre le Niger, le Mali et l'Algérie. Les *Béni-Ouragh'* furent les alliés de l'émir *Abdelkader* dans sa lutte contre les Français.

On retrouve cette base *Wrgh'* sous la forme *Wrg* dans plusieurs toponymes de l'Europe de l'Ouest, en particulier en France et apparemment sans rapport avec la langue parlée de nos jours dans des régions concernées par cette racine. L'éponyme *Awraghen* ou *lwraghen* est d'ailleurs confirmé, en tant que couleur liée à l'astre du jour, par le sobriquet donné par les Touaregs à la tribu des *Ikadiyen*, dénommés « fils de la lune » *Chet Aor*. *Aor*, on l'aura deviné, est issu de *Awragh'* ou *Aoragh'*, *Aor* + *Rgh'* dont il est le radical. Dans le cas de *Chet Aor* (touareg), *Aor* désigne « la lune », *Aggur* dans les parlers berbères du nord de l'Algérie. *Rgh'* que l'on retrouve dans l'hydronyme *Hammam Righa ex Aqua Calidae* des Romains : « Eaux-Chaudes », a la même signification que son homologue latin *Caldor* « la chaleur », ou *Caleo* « ce qui est chaud », « brûlant », etc. On voit donc que ce *Awrg'h'*, outre la lumière, désigne encore la chaleur produite par cette lumière, ce qui est le cas du soleil.

Les dérivés de cette radicale *Wrgh'* berbère expriment dans plusieurs langues « la lumière ». *Aor* est le mot qui désigne la lumière dans l'Ancien Testament. Dans la langue arabe, la lumière est : *Al-Nour*. *Our*, ou *Ur* est la cité de Babylone abandonnée par le patriarche Abraham, lors de son exil vers la Syrie, ce mot exprime la lumière. Le même *Ur* en égyptien ancien, désigne : un « prince » ou « un grand homme », « ce qui est grand », « ce qui est meilleur », « ce qui est supérieur ». Dans toutes ces expressions le rapport au soleil est évident, en particulier en terre d'Égypte. La lumière est *Abat-T* (égyptien). *Ab-T* (égyptien) est « le sacrifice » lié au culte. *Uru* (égyptien) est aussi « un groupe de divinités qui brillent en éclairant les ténèbres », *Ura* « les grands chefs dans le ciel ». *Urui* (égyptien) désigne les deux plus grandes divinités *Horus* et *Set*. *Ur-A* est le nom d'une déesse.

La langue des Latins a gardé ce radical d'autres temps pour en extraire un bon nombre de termes, la plupart liés à la lumière, tels que : *Aura* « la lumière du jour » ou *Auriger*

encore « qui porte de l'or », « qui est doré », Aureus « l'or » et Aurigo « conduire un char ». Cette dernière tournure de la radicale WRG évoque le mythe du soleil menant son char à travers la voûte céleste. Aurora (latin) « l'aurore » a donné le même mot à la langue française : Auréole.

En latin, « l'océan Atlantique » est Hesperium Fretum, issu d'Hesperus fils de Céphale et d'Aurore, en rapport au soleil jaunissant et à ses reflets rouges et or. Pour les Phéniciens, c'est Baal-Hammar « le seigneur (maître) rouge » qui veillait sur le couchant. L'allégorie d'Héraclès / Melqart / Hercule au jardin des Hespérides dans l'épisode des arbres chargés de pommes d'or, évoque « la couleur dorée », de « l'extrême-occident » à la tombée du jour. C'est le soleil couchant chez les Grecs.

L'Amenti, Imn-T désignait ce même occident chez les Égyptiens. Osiris était appelé « le seigneur de l'occident » Hnty Imn-Tt. Tamentit est le nom berbère d'une oasis située à une trentaine de kilomètres d'Adrar, dans la région du Touat, au nord du Sahara. On retrouve Ur en préfixe dans cette unité lexicale d'autres lieux et d'autres temps. Urd de la mythologie scandinave est l'une des trois racines de l'Yggdrasill, l'arbre d'immortalité où les Nornes versent de l'eau « pour lui assurer une sève et une verdure éternelle ». Mais la confirmation de l'Urd avec la radicale Ur / Wr et Wrgh', nous est fournie par le spécialiste des études scandinaves anciennes, Régis Boyer qui écrit : « [*les géants*] ce sont eux qui détiennent le savoir primitif, ne serait-ce que parce qu'ils ont la mémoire des origines : tel le nom des plus illustres, Mimir (mémoire). À eux s'attache par définition, le fameux préfixe Ur, Or qui renvoie aux origines les plus reculées [...] » Dans l'ancienne Scandinavie, Aett signifie « la famille », un clin d'œil à la particule identitaire des Berbères : Aït ou Aet berbère, « l'appartenance tribale », les deux termes renvoyant à Aos des Celtes irlandais.

La quête de bribes d'histoire qui auraient été partagées par des peuplades que tout semble séparer à notre époque, tels les Celtes et les Berbères, ne doit plus se cantonner au seul domaine des langues. L'avènement de la génétique appliquée à l'histoire nous fournit des révélations prodigieuses en repoussant toujours plus loin les limites de la recherche des origines humaines. Bryan Sykes dans son livre *The Blood of the Isles*, écrit : « [...] il a existé un mouvement à très vaste échelle depuis la péninsule Ibérique, dirigé vers le nord, le long des côtes de l'océan Atlantique, qui commença dès le début du Néolithique, et peut-être même avant. Le nombre de correspondances exactes ou proches entre les clans maternels de l'ouest et du nord de la péninsule Ibérique avec ceux de la moitié ouest des îles Britanniques est réellement impressionnant. » Ailleurs il ajoute : « La génétique montre qu'une large proportion de Celtes irlandais, tant hommes que femmes, est arrivée en Irlande depuis la péninsule ibérique. » C'est ce qu'affirme un passage du *Leabhar Gabhala*, le « livre des invasions », à propos des premiers habitants de l'Irlande, appelés Fir Bolg. Cette population aurait migré à partir de la péninsule Ibérique, ils avaient la peau hâlée. Les Irlandais, qui n'ont pas été colonisés par les Romains, ont su préserver leur authenticité, leur langue et leurs traditions, contrairement aux Celtes de Kermaria ou Landivisiau dans la Bretagne française, dont le parler a subi l'influence de l'idiome latin.

« Quel gouffre profond que le passé des hommes. » (Hérodote)

© 2016 Kadath / Ali Farid Belkadi. Contact : Alifbelkadi@gmail.com

Références bibliographiques

- Corippe La Johannide. Traduction française : J. Alix, professeur au Lycée de Tunis. Œuvre numérisée par Marc Szwajcer.
<http://remacle.org/bloodwolf/historiens/corippe/johannideintro.htm>
- Depéret C., « Two New Neolithic Glozelian sites in the Valley of the Varelle », *Bulletin no. 4 of the Regional Association of Prehistory*, Lyon, 1928.
- Fradin É., *Glozel et ma vie*, Éditions Archeologia, Dijon, 1990.
- Gambari F. M., & G. Colonna, « Il bicchiere con iscrizione arcaica de Castelletto Ticino e l'adozione della scrittura nell'Italia nord-occidentale », *Studi Etruschi*, 1988, volume 54, pages 119-164.
- Gorce M., *Les Pré-écritures et l'évolution des civilisations (Dix-huit mille à huit mille av. J.-C.)*, Klincksieck, Paris, 1974.
- Torchet N., Ferryn P., Gossart J., *L'Affaire de Glozel*, Copernic, Paris, 1978.
- Hérodote, *Histoire*, édition bilingue par P. E. Legrand, Collection des universités de France, Paris, 1932-1954. Nombreuses rééditions.
- Hérodote, *L'Enquête*, traduction en français par A. Barguet, Folio Gallimard, Paris, 1985 et 1990, 2 vol.
- Lejeune M., « Documents gaulois et para-gaulois de Cisalpine », *Études Celtiques*, 1970-71.
- Lejeune M., *Lepontica*, Société d'Éditions, Les Belles Lettres, Paris, 1971.
- Lejeune M., *Recueil des inscriptions gauloises*, II, 1, CNRS, Paris, 1988.
- Delamarre X., *Dictionnaire de la langue gauloise*, Errance, Paris, 2003.
- McKerrell H., Mejdahl V., Francois H., & Portal V., « Thermoluminescence and Glozel », *Antiquity*, vol. 48, 1974, pp. 265-272.
- Morlet, A., *Glozel I*, Desgranchamps, Paris, 1929.
- Lambert P.-Y., *La langue gauloise*, Errance, Paris, 2003.
- Kruta V., *Les Celtes - Histoire et dictionnaire*, Laffont, Paris, 2000.
- Frazer J. G., *Sur les traces de Pausanias à travers la Grèce ancienne*, ouvrage traduit de l'anglais par M. Georges Roth, avec une préface de M. Maurice Croiset, 2^e édition, Paris, 1927.
- *Géographie de Strabon*, traduit en français par Amédée Tardieu. Librairie Hachette, Paris, 1867-1890, 4 vol.



Illustration de page de titre : stèle paléoberbère (libyque), découverte dans la localité d'Abizar (Kabylie, Algérie) par Henri Aucapitaine en 1858. Elle représente un guerrier armé de trois javelots et d'un bouclier. Elle mesure 1,25 m de hauteur sur 1,10 m de largeur. Quelques inscriptions genre tiffinagh y figurent. (A. F. Belkadi)

KADATH ASBL
Avenue Edmond Parmentier 36, Bte 2
B-1150 Bruxelles, Belgique
Éditeur responsable : Patrick Ferryn
Design et mise en page : Jean Leroy